

Chaudeney-sur-Moselle

Le village d'Émile Chénin dit Moselly, au XIX^e siècle

Situé à quatre kilomètres de Toul, Chaudeney-sur-Moselle a développé la fonction résidentielle qui était déjà la sienne il y a trois siècles. Cet authentique village des bords de Moselle et son environnement rural constituèrent le cadre de vie préféré de *Moselly*, le plus connu des écrivains régionalistes lorrains. Ce dernier, Émile Chénin de son vrai nom, né à Paris en 1870, a en effet passé une bonne partie de sa jeunesse à Chaudeney. Arrivé au village à l'âge de neuf mois, il y vécut une bonne partie de ses jeunes années, des années heureuses, en lien avec la nature et la vie des humbles. Ses études et son ascension sociale le firent quitter Chaudeney. L'agrégé de Lettres qu'il était devenu aimait pourtant revenir au village séjourner chez ses parents. C'est là qu'il avait trouvé le souffle nécessaire à l'écriture de ses *Terres Lorraines*, prix Goncourt 1907. Pourtant, à cette date, Chaudeney avait déjà largement commencé une mutation que nous allons décrire. Émile Chénin, dit *Moselly*, est mort en octobre 1918, il y a donc précisément un siècle. Cette étude sur le village qui l'a vu grandir est un hommage à cet écrivain qui chanta la ruralité et la vie simple des campagnes.

1. Le village du château Moselli.

Arrêtons-nous d'abord quelques instants sur la période antérieure au XIX^e siècle. Le nom ancien du village, *Caldeniacum*, signale que la localité existait déjà à l'époque gallo-romaine. Puis le village fit partie du temporel de l'évêque de Toul. Il était évêchois. Au fil des siècles, l'évêque avait cédé certaines de ses terres à son chapitre et aux communautés religieuses qu'il voulait doter. C'est ainsi qu'à la veille de la Révolution, plus de la moitié du ban de Chaudeney, selon nos calculs, appartenait à l'Église. Ces biens concernaient, outre la cure du village, onze institutions religieuses de Toul. Cinq fermes appartenaient à l'Église, ainsi que l'essentiel des bois et des prés. Elle ne détenait toutefois que 15% des vignes. Les exigences de la culture de la vigne avaient porté l'Église à préférer le vignoble situé au plus proche de la ville épiscopale.

La cure de Chaudeney possédait soixante-quinze hectares. Son titulaire était nommé par un des dignitaires

du chapitre de la cathédrale qui d'ailleurs percevait l'ensemble des dîmes du village. Mais le plus grand domaine était sans conteste celui du seigneur du village, l'évêque de Toul. À la veille de la Révolution, ce dernier y était propriétaire de près de trois-cents hectares de bois et du dixième des terres cultivées. Le pouvoir seigneurial de l'évêque était matérialisé, à Chaudeney, par la belle maison de campagne qui, en 1760, avait remplacé une ancienne maison forte. Ce château s'appelait *Moselli*, selon la mode italienne de cette époque. Il se dressait au bord de la Moselle dans une propriété d'environ dix hectares. La vingtaine de pièces du bâtiment principal ne pouvait manquer d'impressionner les villageois. Les principales portaient des noms de saints. Les bâtiments de l'exploitation agricole comprenaient une marcairerie, une bergerie, des écuries, des greniers, et bien sûr, un colombier. Il y avait aussi la demeure des domestiques, la boulangerie et l'office. Il existait une orangerie abritant en hiver plus de quatre-vingts orangers ainsi que des dizaines de lauriers. Les textes signalent aussi une chapelle, bien que l'on sache que les évêques utilisaient volontiers, à cette époque, la sacristie de l'église du village comme chapelle. Un vaste jardin de sept hectares s'étendait derrière *Moselli*. Un potager côtoyait des bosquets et parterres d'agrément. Un canal, creusé à partir de la Moselle, fournissait l'eau nécessaire au jardin. Au bord de la Grande Rue par laquelle on accédait à *Moselli*, l'évêque avait aussi installé une école tenue par des sœurs. Pour l'édification et l'aménagement de *Moselli*, l'évêque de Toul avait employé prioritairement des habitants de Chaudeney. Jusqu'à la Révolution, il en fut ainsi pour tout le personnel de maison de *Moselli*, cuisinières, repasseuses et autres domestiques. L'ancrage local de *Moselli* était quasi-total.

À la fin de l'Ancien Régime, Chaudeney comptait environ deux-cent-cinquante habitants, soit une soixantaine de familles. Les bois recouvraient encore le tiers de la superficie communale. Les ventes de biens nationaux allaient accélérer l'évolution commencée, sous l'impulsion de l'évêque, avec la construction de *Moselli*. Le village continua d'attirer les Toulousiens soucieux de mieux-être hors les murs. Les bourgeois voulurent avoir leurs « campagnes ». Le *château de la Moselle*,

ainsi appelé pendant la Révolution, puis *Moselly* dans la première moitié du XIX^e siècle, passa dans le patrimoine de riches Toullois, notamment la famille de Lépinau. Cela représentait une sorte de continuité avec le temps d'avant la Révolution. Émile Chénin enfant a peut-être connu la vieille baronne de Lépinau, cette *bonne Dame*, Eugénie, bien aimée du village. En prenant le pseudonyme de *Moselly*, c'était pour lui une façon de s'intégrer dans le temps long des campagnes traditionnelles.



**Entrée du château, sur la Grande Rue.
À gauche, une école de filles avait été installée
en 1833 dans les dépendances
du château que l'on distingue
en arrière-plan.**

2. La population de Chaudeney et son évolution

Le XIX^e siècle fut pour Chaudeney celui de la transformation. Comme pour la plupart des villages lorrains, la modernité vint peu à peu transformer un environnement que l'on croyait immuable. La proximité de la ville de Toul fut un facteur déterminant. Le processus résidentiel s'accéléra nettement après 1870. Jusque-là le village comptait cent maisons et environ cent-vingts ménages. La population, qui avait atteint les quatre-cents habitants sous la Monarchie de Juillet, oscillait entre quatre-cent-dix et quatre-cent-quarante habitants. Elle s'ordonnait, autour de l'église, dans la Grande Rue, la Rue Boban et la Petite Rue. Les femmes étaient les plus nombreuses. Cela s'expliquait en partie par le nombre élevé de veuves. La fécondité était déjà faible : 3,4 enfants en moyenne par ménage.

Vers 1850, les actifs formaient près du tiers de la population. Les professions rurales concernaient 63%

du total. Il y avait treize cultivateurs et soixante-seize vignerons. Comme partout, le village avait ses artisans, ses domestiques et journaliers, ses services. Il y avait deux cabarets par exemple. Route de Toul, Alfred Lippmann dirigeait un moulin où travaillaient aussi son frère et son fils ainsi que sept autres personnes. De 1872 à 1911, la population connaît une croissance de 16%. Depuis 1802, la croissance totale avait été de 74%. A la fin du XIX^e siècle, les autorités municipales en étaient bien conscientes. « C'est le prix élevé et la rareté des loyers à Toul », disaient-elles, « qui obligent les familles à s'installer dans les villages voisins ».



**À gauche, il y avait, depuis 1855, l'école
primaire de garçons, près de la mairie. Moselly
y fit ses classes du primaire. Au premier plan
se trouvait un puits communal.**

Ceci eut une incidence importante sur la transformation sociale du village. En 1881, alors que le futur écrivain Émile Chénin, âgé de douze ans, vivait rue Boban chez son père Achille Chénin et sa mère Joséphine Gantois, il y avait six ménages de cultivateurs et quatre-vingt-quatorze ménages de vignerons. Achille Chénin se dit alors vigneron. Encouragée par la présence de l'énorme garnison de Toul, la viticulture avait alors atteint son apogée à Chaudeney ; le vignoble recouvrait plus de cent hectares. La part des non-ruraux avait pourtant progressé en une trentaine d'années. Habitaient de plus en plus à Chaudeney des personnes qui vivaient grâce à la ville. Modistes, couturières, faïenciers, terrassiers, autant d'habitants qui journellement faisaient, à pied pour la plupart, le chemin qui menait à Toul. Les deux pêcheurs professionnels qui travaillaient encore à Chaudeney vers 1850 avaient disparu. On exploitait par contre désormais du sable dans la Moselle. Le moulin s'était doté d'une amidonnerie. On avait aussi construit près du village une redoute surnommée « le Tir » par les habitants.



La famille d'Émile Chénin habitait, depuis 1871, en haut de la rue Boban. Une plaque commémorative y fut apposée en 1928.



Les changements s'accéléraient dans les deux décennies qui suivirent. La construction de la voie ferrée stratégique de Toul à Neuves-Maisons (1890-1895) et les travaux du camp retranché de Toul continuèrent de transformer le visage de Chaudeney. De très nombreux terrassiers et de plus en plus d'employés à la sablière habitaient à Chaudeney. Deux entrepreneurs y étaient installés. Il y avait davantage encore de couturières, repasseuses, « lessiveuses », ravaudeuses, tricoteuses, culottières, lingères, matelassières, festonneuses travaillant pour la population de Toul. Les retraités venus s'installer au village étaient en nombre croissant. En 1896, la carrière des fonds de Parvaux travaillait à plein régime. À la fin du siècle, la part des salariés non-ruraux habitant à Chaudeney, soit deux actifs sur dix, continuait sans cesse de progresser. Plus de la moitié étaient des fonctionnaires d'État.

Émile Chénin n'avait pas encore publié son premier livre, *L'aube fraternelle*, que son village ne ressemblait déjà plus à celui de son enfance. Chaudeney avait désormais sa gare et cinq cheminots. Il y avait un facteur des Postes, un puis deux porteurs de journaux. Plus de meunier mais deux négociants en bestiaux. La population rurale reculait progressivement dans la population active. Officiellement elle en constituait encore la moitié mais elle était touchée de plein fouet par la crise du phylloxera qui ravageait le vignoble. Chaudeney a en effet été un des deux villages où le phylloxera est apparu pour la première fois dans le Toulinois en 1898. La raison en a probablement été l'achat à Lyon par un soldat, enfant du pays, de plants de vigne destinés à la terre natale. Le vignoble local disposait pourtant d'une variété de gamay, dite d'ailleurs « de Chaudeney » qui convenait aux conditions particulières de la viticulture locale. Le village eut beau installer tout de suite un cours de greffage de plants américains, une majorité de viticulteurs rejeta massivement les solutions préconisées par les techniciens venus de la ville. La catastrophe ne se fit pas attendre.

En 1907, l'année du Goncourt reçu par Émile Chénin, beaucoup de Caldéniaciens étaient donc dans la difficulté. Certains avaient senti le vent tourner. C'est ainsi qu'étaient apparus un éleveur de porcs et un « entrepreneur de sciage et battage ». Le village devenait davantage une banlieue de Toul, un lieu de résidence pour petits employés, fonctionnaires, ouvriers pauvres et retraités. Les voisins de la maison Chénin étaient désormais un couple d'Italiens et une famille d'agriculteurs originaires du Bas-Rhin. En 1911, 48% seulement de la population de Chaudeney étaient nés au village, 37% avaient vu le jour dans le reste de la Lorraine ; 2% étaient étrangers et 13% étaient nés dans le reste de la France. La fécondité était plus faible que jamais. Il n'y avait plus, en moyenne, que 2,6 personnes par ménage au lieu de 4,3 en 1822. Chaudeney vivait sans vraiment s'en rendre compte de considérables mutations.

3. L'évolution du cadre de vie villageois.

Ces mutations s'étaient bien sûr traduites dans l'espace villageois. Sous la Monarchie de Juillet, le village comptait déjà deux fois plus de rues qu'au début du siècle. Aux rues déjà évoquées s'en ajoutaient d'autres. Il y avait désormais les rues du Royer, de l'Église, du Marronnier et de la Fontenotte ainsi que la rue Haute du Colombier. Plus tard il y eut aussi les rues Haute et Basse de Toul. Divers chemins ruraux permettaient d'aller aux champs. Sous le Second Empire, on remarque ceux de la Rivière et de Fontenille au sud, à l'est le chemin des

Vignes Sonforé et celui du Haut des Pâtis. Deux petites routes menaient l'une à Dommartin-les-Toul, l'autre à Pierre-la-Treiche. À la fin du siècle, d'autres endroits de la commune furent habités en permanence : le Fonds de Parvaux, la Gare et le Ragon. Il faudra attendre les années 1920 pour voir les rues anciennes du village commencer à porter des noms de personnalités locales ou nationales.

Au cours du XIX^e siècle, Chaudeney n'avait pas manqué, comme tous les villages, d'entretenir son église. Bien qu'à peine le quart de la population ait alors été pratiquante, de gros investissements avaient été faits sous la Monarchie de Juillet. L'église avait eu besoin, en 1842, de sérieux travaux. Non pas tant pour accueillir plus de monde ; sa capacité était de trois-cents personnes et l'édifice n'était jamais comble. Mais les murs se lézardaient et la tour avait été mise à mal par un très fort coup de vent en 1841. La toiture du clocher fut refaite en tuiles plates. On profita de la mise en chantier totale du bâtiment pour reconstruire le grand autel qui était alors en bois. On employa du marbre « griotte de Flandre » pour le nouveau tabernacle. Il en coûta l'équivalent de plus de quinze ans de salaire d'un bon ouvrier. C'est en 1879 que l'église fut dotée d'une horloge fournie par la Maison Gugumus de Nancy. En 1912, les tuiles creuses recouvrant la nef furent remplacées par des tuiles mécaniques provenant de Deyvillers dans les Vosges.



**L'église de Chaudeney, refaite en 1842.
En contrebas, il y avait un puits public.**

Chaudeney, à sa façon, rejoignait ainsi la modernité. C'est à la même époque d'ailleurs que le vieil aître qui entourait l'église avait été supprimé. On jugeait qu'il était temps de construire un nouveau cimetière. C'était indispensable pour la salubrité publique, l'ancien cimetière se trouvant tout près de plusieurs puits. Une autre raison était que, le village s'agrandissant, il fallait toujours plus de place pour les tombes.

La question de l'eau potable fut, au cours du XIX^e siècle, beaucoup plus sensible et récurrente pour tout le village. À la fin du Second Empire, Chaudeney comptait six puits publics. Les deux plus anciens étaient « celui du bas du village » et « celui de l'église ». Celui de la rue Haute avait été creusé en 1842 jusqu'à une profondeur de dix mètres. La question de l'eau se posa de plus en plus vers la fin du siècle. La commune employa les grands moyens en 1882. Tirant le meilleur parti des sources dont elle disposait, elle fit reconstruire le réservoir communal et poser une conduite d'eau avec des bornes fontaines. C'est de ce temps-là que date d'ailleurs la disparition définitive de la fontaine miraculeuse de Sainte-Walburge, la patronne du village. Cette fontaine était encore vénérée après la Révolution. À tel point d'ailleurs que le propriétaire du terrain où elle se trouvait, à plus d'un kilomètre de l'église, avait dû la restaurer à ses frais en 1818, sous la pression du conseil municipal qui lui reprochait sa destruction. Soixante ans plus tard, raccordées au réseau municipal, les eaux de cette fontaine réputée guérir les maux de tête ne faisaient plus parler d'elles, et ce, dans l'indifférence générale. De toute façon avaient-elles encore un débit suffisant avec tous les travaux qui avaient bouleversé son environnement ? D'autres solutions furent recherchées pour procurer davantage d'eau publique au village. En 1898 par exemple, une habitante de Chaudeney céda à la commune « le droit pour tout habitant de puiser l'eau du puits qui était devant sa maison » moyennant une petite redevance annuelle.

L'autre grande question évoquée souvent par les archives est celle des écoles. Chaudeney avait déjà ses écoles de garçons et de filles avant la Révolution. Au début du XIX^e siècle, l'école des filles, tenue par une sœur de la Doctrine Chrétienne, était toujours installée dans une dépendance du château Moselly. La commune acheta cette école de filles en 1833. Quant à l'école des garçons, elle était bien modeste. L'instituteur n'y disposait même pas de chambre à coucher. On lui en ménagea une en dressant une cloison de briques en 1839. Il fallut attendre 1855 pour construire une nouvelle école de garçons par extension en hauteur du bâtiment initial. L'ancienne salle d'étude devenait logement et la nouvelle passait à l'étage, à côté de la salle de réunion du conseil municipal. Cette mairie-école du Second

Empire est tout à fait représentative de la réalité d'alors. On n'avait utilisé que des matériaux locaux : tuiles de Bruley, pierre d'Euville, de Rigny, de Gibeaux ou d'Uruffe. À la veille de la guerre de 1870, l'école fréquentée par une quarantaine de garçons « avait un mobilier peu convenable et était peu salubre ». Il n'y avait notamment pas de WC pour les enfants. Réparée en 1882, cette école fut celle que fréquenta Émile Chénin. Son instituteur, Joseph Pierron, était alors un homme d'une trentaine d'années. Il travailla, à partir de 1886, avec, pour enseigner aux filles, Eugénie Bertrand, vingt-et-un ans, une institutrice laïque qui remplaçait désormais sœur Adélaïde, une religieuse que Moselly a du connaître.. Ces deux personnes étaient les éclaireurs de ces « hussards noirs de la République » ainsi désignés par Charles Péguy, l'ami d'Émile Chénin.

Ce qu'a vécu Chaudeney au XIX^e siècle fut le lot de bien des villages suburbains. Le village continua d'ailleurs cette évolution jusque nos jours. Aux yeux des Toulousiens, et encore plus des Nancéiens, Chaudeney fait figure d'agréable village-dortoir en milieu rural. On ne peut cependant s'empêcher de repenser à Moselly, cet écrivain caldénien. La ruralité lorraine qu'il célébra dans ses ouvrages était plus celle de son enfance que celle des années 1900-1910 où parurent ses principaux ouvrages. Que ce soit *Le Rouet d'Ivoire* ou *Terres Lorraines*, ses livres chantent une vie campagnarde qui était déjà en voie de disparition. Le professeur qu'il était alors à Paris évoquait les campagnes telles qu'un Parisien pouvait encore les imaginer. Le provincial

exilé qu'il était, familier du milieu des *Cahiers de la Quinzaine* de Charles Péguy, ne pouvait manquer de célébrer avec lui « cette terre charnelle, les épis mûrs et les blés moissonnés », l'humble travail traditionnel du peuple des campagnes. Mais dans le cas de Chaudeney, on était déjà loin de la scène de l'*Angélus* peinte par J.-F. Millet en 1858 et dont l'acquisition par le Musée du Louvre à la fin du XIX^e siècle avait suscité une « affaire » qui dura jusqu'en 1909. La modernité venue de la ville toute proche, et le phylloxera, avaient commencé à faire basculer le village dans le XX^e siècle.

Trois ans après la mort d'Émile Chénin en 1918, il n'y avait plus à Chaudeney que trois vigneronnes et quelques « propriétaires-récoltant ou cultivant ». Par contre il y avait une douzaine d'ouvriers d'usines qui allaient au travail en train. Il y avait des employés de banque et de commerce, des dactylographes et des comptables. Le château *Moselly* allait passer en 1922 entre les mains de la commune. Dépitée de n'avoir pas été autorisée à y installer ses deux écoles comme prévu, la municipalité allait finir cinq ans plus tard par le vendre à la « Compagnie des Forges ». Le château abrita des colonies de vacances pendant une quarantaine d'années. L'œuvre de Chénin avait évoqué et chanté une vie et des usages désormais entraînés dans un inexorable déclin. Restent les paysages et la Moselle, un environnement rural toujours aussi attractif pour qui fait le choix de ne pas habiter en ville.

Jean-Paul AUBÉ